

Un « déterminatif » pour écrire les langues négro-africaines ?

Bétéo D. NEBIE*

Résumé

Le pharaonique, langue des pharaons d’Égypte, écrite parmi les premières langues au monde, comportait un signe, appelé *déterminatif* et dont le rôle était d’indiquer la signification du mot auquel il était accolé. Cet élément absent dans la plupart des écritures connues et utilisées, apparaît comme une disposition qui pourrait régler certaines difficultés des langues négro-africaines écrites. C’est l’objet de cette étude.

Mots-clés : Déterminatif, langues, écriture, pharaonique, compréhension, négro-africain.

A “determinative” for writing African languages ?

Abstract

The Egyptians language, written with first human languages of the World, had a sign called *determinative* with the function of indicating the meaning of word it is stick to. This element does not exist in virtually all knew and used writings, seems to be something which could solve some difficulties of negro-African writing languages. It is this study preoccupation.

Keywords : Determinative, languages, writing, Egyptians language, understanding, negro-african.

* Département de Linguistique et des Langues Africaines, INSS/CNRST Ouagadougou Burkina Faso
E-mail : neb_beteo@yahoo.fr

Introduction

La langue de l’Égypte aux temps des pharaons, parlée il y a plus de 5000 ans, avait des particularités d’écriture qui en ont fait un cas absolument à part. Bien que certains traits du pharaonique écrit aient été partagés par plusieurs autres langues, par la suite, celui-ci a gardé des spécificités indéniables.

Le pharaonique a été classé dans la famille des langues afro-asiatiques par Greenberg¹ ; ce classement est aujourd’hui sujet à controverses entre spécialistes, quant à la valeur scientifique de la démarche de classement du linguiste américain. Et pour cause, nul ne peut plus douter des actions de déstabilisation et de déconstruction entreprises par l’Occident, dans le cadre de la colonisation, dans le but ultime de domination des peuples de la terre, notamment ceux d’Afrique noire. Nul doute que par rapport à son importance dans les sociétés humaines, la langue ne pouvait échapper à un tel combat idéologique même souterrain ! Les défenseurs de la non-existence du groupe ci-dessus nommé et dont la tête de pont est le professeur Théophile Obenga, soutiennent que ce classement relèverait purement et simplement de la continuation des actions répréhensibles de recherche de domination. Leurs thèses semblent d’autant plus crédibles que ce groupe dit « afro-asiatique » ou « chamito-chamitique » n’a pratiquement jamais été reconstruit scientifiquement à l’instar des autres groupes linguistiques, et cela depuis plus de cinquante (50) ans. Si cette démonstration scientifique n’a jamais été étayée malgré les diverses discussions scientifiques, et l’existence du GLECS (Groupe d’Etudes du Chamito-sémitique) depuis 1931 à Paris, disent ces contradicteurs, c’est parce qu’assurément, les bases en étaient bancales pour parler avec euphémismes ! Dans tous les cas, cette discussion devra d’une façon ou d’une autre prendre fin. Il est même probable que le terme n’est plus très loin, quand on pense aux hypothèses du prof Cheikh Anta Diop².

Aujourd’hui, nous allons essayer d’aborder le problème de l’égyptien et des langues négro-africaines sur un autre plan, en essayant de comparer les langues négro-africaines d’aujourd’hui avec le pharaonique, si tant est que rien ne s’oppose à une telle entreprise. De plus, les travaux du professeur Cheikh Anta Diop et de ses disciples, évoqués plus haut, tendent à montrer qu’il y aurait une parenté certaine entre le pharaonique et les langues d’Afrique noire. Le fameux Colloque International du Caire³, organisée par l’UNESCO en 1974, ne laisse aucun doute sur ce point. A tout le moins, une telle assertion devrait être scientifiquement argumentée. Voilà pourquoi, nous estimons qu’il serait intéressant, étant données l’importance et la maîtrise de la langue des pharaons, depuis son déchiffrement par Jean-François Champollion

¹ Greenberg, Joseph Harold : *Languages of Africa*. 1966

² Cheikh Anta Diop a soutenu dans beaucoup d’ouvrages et de conférences publiques que les jeunes Africains qui s’armaient de « connaissances », c’est-à-dire qui se formeraient en égyptologie, trancheraient beaucoup de débats pseudo-scientifiques, où les Occidentaux, seuls détenteurs du savoir pour l’instant, passent leur temps à professer de « l’idéologie » au lieu de faire de la science.

³ UNESCO. *Le peuplement de l’Égypte ancienne et le déchiffrement de l’écriture méroïtique*. 1974.

dans les années 1820, de voir quel avantage pourrait être tiré en la comparant aux langues négro-africaines d'aujourd'hui. La présente tentative aura pour prétention de chercher à savoir comment se présenteraient nos langues africaines parlées aujourd'hui, si elles étaient transcrites en suivant certaines règles de l'écriture pharaonique. Cet exercice semble d'autant plus intéressant que ces genres de tentatives sont quasi-inexistantes à notre connaissance. Depuis que les langues du continent noir ont commencé à être transcrites en effet, seules les méthodes de transcription des langues occidentales ont été privilégiées, depuis avant les indépendances. Des documents écrits utilisant le système de l'écriture arabe existent aussi. Nous excluons naturellement dans cette affirmation, les tentatives comme l'écriture *bamun* ou le *nko*, qui sont du reste assez peu connues. Il reste que même ces tentatives devraient être passées au peigne fin, afin de révéler les fondamentaux de leur transcription.

Pour le moment, il s'agira de voir quelle allure prendraient les langues négro-africaines si on devait les transcrire avec un « déterminatif ». Par la suite quel avantage nous aurions à prendre une telle disposition. Dans cette perspective, il importe dans un premier temps de mettre en exergue les principales caractéristiques de la transcription de la langue des pharaons. Cette présentation sera, comme on pourra le constater, très indicative pour plusieurs raisons dont la plus importante est celle de l'espace disponible dans le cadre de rédaction d'un article comme celui-ci.

Quelques caractéristiques de l'écriture pharaonique

Beaucoup de preuves historiques laissent penser que cette écriture a incontestablement été parmi les premières inventées par l'homme⁴. Il ne serait même pas trop osé de dire qu'elle a été la première, si l'aspect achevé de l'écriture devait être mis en avant.

La première chose qu'il importe de signaler en parlant du hiéroglyphe, c'est que le signifiant est très différent du nôtre (écriture occidentale). En effet, pour l'écriture du français par exemple, il y a vingt-six (26) lettres et dix (Chiffres), qui ne changent jamais et avec lesquels toute l'écriture est réalisée. Autrement dit, le français s'écrit avec 36 lettres. On ne trouve rien d'autre à part peut-être, les signes de ponctuation et quelques signes typographiques (ou graphiques), comme les parenthèses, les crochets, les accents, etc. Au total, on ne trouve pas plus d'une cinquantaine de signifiants, dans l'écriture du français.

⁴ cf. notamment à Cheikh Anta Diop : *Antériorité des civilisations noires, mythe ou vérité historique ?* Editions Présence africaines, 1967

Pour le pharaonique : « *Le système hiéroglyphique compte plus de 700 signes...* »⁵. Nous ne dirons rien de plus sinon pour ajouter que ces « signes » que nous appelons « signifiants », sont le plus souvent des **pictogrammes**⁶. Parmi ceux-ci, il y a des choses qui ne sont pas représentées par notre écriture moderne comme les **déterminatifs**⁷. De plus, il faut indiquer qu'en écriture pharaonique, plusieurs signes peuvent indiquer un même son. Cela est une différence essentielle avec notre système d'écriture, où le même son a tendance à toujours être représenté par un même « signifiant ». Il faut exclure les paramètres de sons dus à la diachronie comme le fait par exemple que la langue française venant du bas-latin, ait gardé des caractéristiques du latin, entraînant des sortes d'exceptions ou d'anachronismes. En ce qui concerne le pharaonique, il a toujours existé depuis l'origine et jusqu'à la fin de l'empire, trois mille ans après sa création, les mêmes dispositifs dans l'écriture, concernant le fait que la plupart des mots ont toujours eu plusieurs graphies possibles, cela dépendant souvent du niveau pour lequel l'écriture était réalisée. Ainsi, les textes sacrés par exemple, ont presque toujours été rédigés dans la première forme d'écriture (le hiéroglyphe), même au moment où des écritures cursives (le hiératique) plus faciles à dessiner ont été inventées.

D'une manière générale, la langue égyptienne a toujours été écrite avec très peu, sinon pas de voyelles du tout. Cela constitue d'ailleurs aujourd'hui une source de difficulté pour savoir comment les mots de la langue étaient réellement prononcés ! C'est une des raisons qui ont conduit le prof. Diop à souhaiter que beaucoup de langues africaines soient comparées au pharaonique, ce qui permettrait, comme il le soutenait, d'aider à régler définitivement le problème de vocalisation du pharaonique.












Voici ce qu'on pourrait appeler l'alphabet pharaonique à travers uniquement ses « unilitères », c'est-à-dire en fait tous les sons représentés uniquement par un signe (tableau I).


















⁵ Yoporeka Somet : *Cours d'initiation à la langue égyptienne pharaonique*. Khepera, Presses universitaires de Dakar, 2007

⁶ Un pictogramme est une représentation graphique simplifiée facilement identifiable et à caractère utilitaire.

⁷ Un déterminatif est un signe (idiogramme) dont le rôle est d'indiquer le sens du mot à la fin duquel il se trouve.

Tableau I. Les unilitères (lettres) du pharaonique.

Hiéroglyphe	Objet représenté	Translittération	[Prononciation] Désignation	Code Gardiner
	un vautour percnoptère	A	[a] a court, le a de chat par exemple <i>aleph</i> hébreu	G1
	un avant bras	a	[â] a long, le a de bateau par exemple <i>'ayin</i> hébreu	D36
	un pied ou un jambe	b	[b]	D58
	une corbeille à anse	k	[k] <i>kaph</i> hébreu	V31
	une main	d	[d]	D46
	une vipère à cornes	f	[f]	I9
	un support de jarre	g	[g] le g de gulliver	W11
	un abri en roseaux	H	[h] <i>he</i> hébreu le h de l'anglais hot	O4
	une tresse de lin	H	[h] h emphatique ou h aspiré (le h de Mohamed exemple)	V28
	un roseau fleuri	i	[i] <i>yod</i> hébreu	M17
	un cobra	D	[dj]	I10

	une chouette	m	[m]	G17
	un filet d'eau	n	[n]	N35
	la couronne rouge	n/dSr.t/bity	[n]	S3
	un lasso	wA	[o]	V4
	un siège	p	[p]	Q3
	le flanc d'une colline	q	[qu] le qu de queen (reine en anglais)	N29
	une bouche	r	[r] <i>resh</i> hébreu	D21
	un linge plié	s	[s]	S29
	un bassin d'eau	S	[ch] le ch de Champollion	N37
	un ventre de vache	X	[ç,ch]	F32
	un pain	t	[t]	X1
	un lien pour les animaux	T	[tj]	V13
	un poussin de caille	w	[ou] le w de ouate le ou de doux	G43
	une corbeille et un verrou	x	[x]	V31:O34
	deux roseaux fleuris	y	[y] <i>yod</i> hébreu	M17-M17
	double trait	y	[y]	Z4
	un verrou	s	[z]	O34

Une brève explication sur ce tableau des « unilitères » ou lettres de ce qu'on peut appeler l'alphabet pharaonique, est sans doute nécessaire. Il y a cinq (5) colonnes dans le tableau I ci-dessus.

a- La première colonne à gauche renferme les dessins des différents hiéroglyphes tels qu'ils étaient représentés. Ces signes sont ceux qui ont été utilisés dès l'apparition de cette écriture, ou du moins, en sont-ils les plus connus.

b- La deuxième colonne à partir de la gauche contient les explications sur l'objet représenté par chaque signe hiéroglyphique. Il faut savoir que ces données sont souvent indicatives pour la raison simple que parfois, l'image n'est pas aussi évidente qu'on le voudrait. Si les hiéroglyphes représentent en effet souvent des choses de la vie quotidienne et de l'environnement direct des habitants de l'Égypte, cela n'était malheureusement pas toujours le cas. Dans ces conditions, nous hommes d'aujourd'hui, ne pouvons que parfois imaginer. Rien ne garantit alors une coïncidence absolue entre ce que nous croyons voir et la réalité qu'ont représentée les inventeurs de l'écriture hiéroglyphique.

c- La troisième colonne à partir de la gauche indique la translittération, c'est-à-dire la transposition dans notre écriture conventionnelle d'aujourd'hui, des signes hiéroglyphiques. Ce sont des sortes de décodages appliqués à chaque signe identifié. Il est donc facile de comprendre que ces translittérations ne peuvent pas toujours correspondre à des lettres de l'alphabet français par exemple, parce que celles-ci ont été adoptées en s'inspirant de lettres plus anciennes que celles du français.

d- La quatrième colonne donne la prononciation relative de ces signes hiéroglyphiques. On dit prononciation relative parce que certaines lettres du pharaonique n'ont aucune correspondance en français (ou n'importe quelle langue dans laquelle on donne les explications). La technique consiste donc à rapprocher les signes pharaoniques avec n'importe quelle langue connue et par rapport à laquelle, le lecteur peut avoir des indications pour comprendre. En fait, on tente tout pour que celui qui lit, puisse avoir une chance de sentir à peu près le son qui est représenté par la lettre pharaonique.

e- La dernière colonne quant à elle, donne des indications qui permettent de trouver facilement le signe hiéroglyphique dans un document de référence qu'est « *Egyptian Grammar. Being an Introduction to the study of hieroglyphs* » de Sir Alan Gardiner⁸.

⁸ Gardiner Alan H. : *Egyptian Grammar. Being an Introduction to the Study of Hieroglyphs*. Oxford, Griffith Institute, 1927.

Sur la base de ces quelques remarques, on peut déjà voir certaines tendances essentielles de l'écriture égyptienne.

a- La langue pharaonique comporte très peu de voyelles. A part : *a, i, u* et *y*, il n'y a plus aucune voyelle, même si on constate la présence de deux *a*. Le *y* qu'on retrouve aussi et représenté par deux signes différents, est trompeur. En effet, ces deux signes sont de fait identiques, sauf que l'autre (double trait) est la représentation simplifiée de l'un (deux roseaux fleuris).

b- Du reste, il convient de relever que c'est bien nous, avec nos yeux d'aujourd'hui, qui faisons une différence entre voyelles et consonnes ! Les anciens avaient une autre façon de concevoir les choses. C'est pourquoi nous avons dans notre « alphabet pharaonique » des sons considérés par nous comme de lettres et d'autres comme des séquences de segments (*rw* (*ru*), *wA*, *dj*). Il faut donc comprendre que pour les Egyptiens pharaoniques, tous ceux-ci n'étaient que des lettres au même titre !



























































































c- Les Egyptiens écrivaient leur langue d'un trait, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de mots séparés comme nous le faisons aujourd'hui. Ils imitaient en quelque sorte la parole qui sort de la bouche de manière continue. En effet, le langage parlé ne fait pas de séparation ni d'arrêt entre ce que nous appelons les mots (noms, verbes, adverbes, adjonctions, etc...). C'est l'esprit qui le fait de manière automatique. De plus, dans l'écriture qui est un autre système, on a trouvé nécessaire d'ajouter des signes de ponctuations.

d- Le génie de l'écriture pharaonique est l'invention des « déterminatifs ». Dans ce système, est déterminatif un signifiant (représentation) dont le rôle est d'indiquer le sens des mots auxquels ils s'ajoutent. Ils ne sont donc pas prononcés. Leur rôle unique est de donner une orientation concernant la signification du mot auquel il s'ajoute. Cet ajout vient généralement à la fin du mot, mais dans certaines conditions, il peut venir au début du mot.

En plus de ces signes qu'on peut approximativement appeler « lettres » de la langue pharaonique, qui sont (à peu de choses près) représentés par un signe correspondant à une lettre, il y a beaucoup d'autres signes qui représentent eux, deux, trois, ou parfois quatre lettres dans notre alphabet à nous. Il ne me semble pas utile de donner la liste de ces signes qui sont dits « bilitères », « trilitères » ou « quadrilitères ». D'une part, parce qu'ils sont très nombreux et, de l'autre, parce que cela n'est pas du tout indispensable à cette réflexion.

Voilà un aperçu succinct des principaux déterminatifs de l'écriture pharaonique (tableau II).

Tableau II. Principaux déterminatifs du pharaonique.

 man, person	 eye, see, actions of eye	 plant, flower	 box, coffin
 woman	 actions or conditions of the eye	 vine, fruit, garden	 shrine, mat
 people	 nose, smell, joy, contempt	 wood, tree	 boat, ship, navigation
 child, young	 ear, relating to the ear	 grain	 sacred bark
 old man, old	 tooth, actions of teeth	 sky, above	 clothe, linen
 official	 force, effort	 sun, light, time	 bind, document
 exalted person, the dead	 offer, present	 night, darkness	 rope, actions with rope or cord
 god, king	 arm, bend arm, cease	 star	 knife, cut
 king	 envelop, embrace	 fire, heat, cook	 hoe, cultivate, cut up
 god, king	 phallus, beget, urinate	 air, wind, sail	 break, divide, cross
 goddess, queen	 leg, foot, actions of foot	 stone	 cup
 high, rejoice	 walk, run	 copper, bronze	 vessel, anoint
 praise, supplicate	 move backwards	 sand, minerals, pellets	 pot, vessel, beverages
 force, effort	 limb, flesh	 water, liquid, actions connected with water	 bread, cake
 eat, drink, speak, think, feel	 tumors, ordors, disease	 sheet of water	 loaf, cake, offering
 lift, carry	 bodily discharges	 irrigated land	 festival
 weary, weak	 cattle	 land	 abstract, book, writing
 enemy, foreigner	 skin, mammal	 road, travel, position	 royal name, king
 enemy, death	 bird, insect	 desert, foreign country	 one, the object shown
 lie down, death, bury	 small, bad, weak	 foreign	 several, plural
 mummy, likeness, shape	 fish	 town, village, Egypt	 substitute for signs difficult to draw (mostly hieratic)
 head, nod, throttle	 snake, worm	 house, building	
 hair, mourn	 tree	 door, open	

Cette dernière disposition (des déterminatifs) de l'écriture des pharaons, bien que disparue des écritures ultérieures dans l'histoire des langues écrites, est particulièrement intéressante. C'est d'ailleurs sur cette dernière que nous appliquerons notre réflexion.

A défaut de nous engager sur une simulation qui prenne en compte toutes les spécificités de l'écriture des pharaons d'Égypte, ce qui est impossible dans une étude comme celle-ci, supposons que nous décidions d'appliquer à nos langues africaines écrites cette disposition du pharaonique que les auteurs de cette invention ont eux-mêmes nommée « Médou neter » c'est-à-dire « les paroles de Dieu ». Cela impliquerait au moins deux grandes étapes :

a) faire comprendre que dans l'écriture, il y a des lettres qui se prononcent et d'autres qui ne le sont pas. Ceci est d'ailleurs assez courant. Ainsi le mot « **couver** » montre bien qu'en français par exemple, seul le /t/ ne se prononce pas lorsque ce mot est un nom qui désigne un bâtiment religieux, mais ce sont /nt/ qui ne se prononcent pas, lorsque le même item représente le verbe « *couver* » conjugué à la troisième personne du pluriel. C'est donc dire que ce mot tout seul est d'une indécision totale ! De telles dispositions existent du reste dans beaucoup d'écriture et de langues à travers le monde. Elles sont souvent les conséquences de l'évolution linguistique de ces langues.


b) définir une liste de déterminatifs non pas exhaustive (ce qui impliquerait trop d'aspects impossibles à expliciter par le présent travail), mais suffisamment claire et précise pour être utile pour la réflexion qui nous concerne. Pour les besoins de ce travail, nous tirerons nos déterminatifs de ceux du pharaonique ci-dessus. Il y aurait peut-être lieu à en inventer de toute pièce, le cas échéant, mais cela semble inutilement plus compliqué !


Dans l'écriture de la langue

Si nous appliquons les dispositions ci-dessus, dans l'écriture du nuni par exemple, des avantages peuvent être constatés :


(Nous prenons donc les déterminatifs pharaoniques tels qu'ils sont représentés dans le tableau ci-dessus, avec les mêmes significations.)


1- Pas besoin de noter les tons. Si le déterminatif est pris en compte, on n'aura plus besoin de noter des tons en nuni. En effet, les paires minimales suivantes trouvent solutions :

bà —> **ba**  (venir)

ba —> **ba**  (enrouler)

bàru —> **baru**  (faiblard)

bàrú —> **baru**  (causerie)



barú —> **baru**  (gros homme)




kérú —> **kəru**  (poule)

kəru —> **kəru**  (grosse voix)

Cela signifie que là où le recours au son que représente le ton est requis, la graphie seule sera suffisante. L'avantage est considérable si l'on prend en compte qu'une écriture est une graphie. En effet, avec un ton, on fait référence simultanément à la vue et à l'ouïe. Si la graphie seule est requise, on trouve là un avantage considérable.

De plus, des phrases entières peuvent être générées normalement avec le système :

kəru  **bana**  : (une poule arrive.)

baru  **bə o ba**  **baru**  : (le gros homme attachera le faiblard)

2- Intercompréhension possible entre des langues voisines ou les dialectes d'une langues

Si en effet le déterminatif permet de se passer du ton, il permet surtout que des langues ou parlars assez proches puissent devenir intercompréhensibles. Ces genres de langues ou parlars sont souvent différenciés par certains affixes qui s'ajoutent (ou se retranchent) en considérant les uns par rapport aux autres. Un déterminatif devient en ces cas un élément essentiel de compréhension.

A titre d'exemples, prenons quelques mots en nuni, moore et dagara. Nous les transcrivons en utilisant l'alphabet des langues burkinabé. Ensuite, nous appliquerons les déterminatifs que nous aurions au préalable définis. Ensuite nous essayerons de tirer les conclusions qui seraient intéressantes à nos yeux.

Au niveau du mot (tableau III)

Tableau III. Exemple de l'application du déterminatif au niveau de trois (3) langues burkinabè : le nuni, le moore et le dagara

Français	Nuni	Moore	Dagara
Mouton	pee 𞤲𞤵	pesgo 𞤲𞤵	per 𞤲𞤵
Chèvre	buun 𞤲𞤵	buuga 𞤲𞤵	buwo 𞤲𞤵
Manger	di 𞤲𞤵	di 𞤲𞤵	di 𞤲𞤵
Venir	ba 𞤲𞤵	wa 𞤲𞤵	wa 𞤲𞤵
Fendre	lwa ×	wā ×	wer ×
Courir	dur 𞤲𞤵	zoe 𞤲𞤵	zo 𞤲𞤵
Calotropis procera	purəpuə 𞤲𞤵	putrupuugu 𞤲𞤵	purpurkəɔ 𞤲𞤵
Mourir	ti 𞤲𞤵	ki 𞤲𞤵	kpi 𞤲𞤵
Papier	sɛbu 𞤲𞤵	sebre 𞤲𞤵	sɛbɛ 𞤲𞤵
Tête	yuu 𞤲𞤵	zugu 𞤲𞤵	zu 𞤲𞤵

La plus simple des analyses indiquent que la quasi-totalité des mots relevés seraient parfaitement compréhensibles d'une langue à l'autre. Parfois cela est valable dans les trois sens, parfois entre seulement deux. Cet avantage semble nettement probant par rapport au son que représenteraient des tons.

Au niveau de la phrase

a)- un mouton a mangé

- pee 𐤑𐤏 dige 𐤃 (nuni)

- pesg 𐤑𐤏 diime 𐤃 (moore)

- a per 𐤑𐤏 dina 𐤃 (dagara)

b)- La chèvre arrive

- buun 𐤑𐤏 bana 𐤃

- buuga 𐤑𐤏 watame 𐤃

- a buwo 𐤑𐤏 wara 𐤃

c)- Un (l') enfant mange du riz

- bii 𐤑𐤏 jə o di 𐤃 mwlan 𐤃

- biig 𐤑𐤏 n dit 𐤃 mui 𐤃

- a bie 𐤑𐤏 dire 𐤃 mui 𐤃

Observations générales

Ces quelques exemples nous permettent de tirer quelques réflexions dont l'examen sans parti pris, pourrait nous incliner à avoir peut-être un autre regard sur l'écriture de nos ancêtres de la Vallée du Nil :

- L'intérêt du déterminatif est important, mais ne cache pas ses inconvénients, par rapport au ton noté tel que nous le faisons actuellement dans l'écriture des langues africaines. Le nombre des déterminatifs est de toute évidence beaucoup plus important que les signes diacritiques pour noter les tons. Mais même plusieurs dizaines de fois plus nombreux que les tons, les *déterminatifs* présentent certains avantages qui les rendent quand même intéressants.

- En dépit de leur nombre, les déterminatifs représentent incontestablement un atout si des dispositions étaient prises afin de l'intégrer dans l'écriture. Dans tous les cas, les changements impliqueraient une telle logique et de tels privilèges qu'avec le temps ce qui semble un inconvénient (nombre par rapport au tons) disparaîtrait sûrement.

- Le nombre relativement plus important des déterminatifs par rapport aux tons, ne semble être un avantage que dans les cas de la transcription de quelques mots ou de quelques phrases. Dans un véritable texte, l'avantage du déterminatif est évident. Si en effet le nombre des tons est réduit, leur transcription fidèle dans des mots assez longs et dans des textes implique nécessairement des erreurs tonales, impossibles (ou marginales) avec les déterminatifs, sans parler même de la difficulté pour beaucoup de personnes à maîtriser ces éléments et à les noter.

- L'autre avantage et pas des moindres, serait constitué par le fait qu'avec une telle disposition, le rapprochement entre nos langues d'aujourd'hui et le pharaonique parlé il y a plusieurs millénaires deviendrait intéressant et fructueux. On pourrait difficilement imaginer aujourd'hui le bond que ferait nos langues dans la compréhension du monde en rapport avec les connaissances de nos ancêtres de la Vallée du Nil ! Comme le disait le prof. Théophile Obenga : « Avec l'égyptien ancien, nous sommes sur la route sûre de la science historique en Afrique » ! Naturellement, si le travail de sélection des « déterminatifs » était fait de façon rationnelle et en tenant compte de la logique pharaonique, nous arriverions par exemple à trancher des questions en débat, comme celle concernant l'existence ou non de « l'esclavage » en Afrique noire avant la main-mise des peuples du Nord. Et cela n'est qu'un exemple ! Pour une fois, le manque de matériaux à même de fournir la possibilité d'organiser une linguistique diachronique disparaîtrait.

Conclusion

On pourrait croire au premier abord, qu'un travail tel que celui que nous venons de présenter n'a absolument aucun intérêt dans la mesure où l'écriture moderne qui nous a servi à transcrire jusqu'à présent nos langues nationales, assure suffisamment son rôle. De cette manière, il ne servirait alors à rien qu'on tente de trouver d'autres manières d'écrire ces langues. Il serait difficile de soutenir de tels arguments lorsqu'on se penche sur la véritable fonction d'une langue écrite d'une part et de l'autre d'un élément essentiel : on ne termine jamais d'avancer en science. Et souvent le moyen le plus sûr de faire, c'est bien dans l'histoire qu'il convient de le rechercher.

Si les déterminatifs peuvent être qualifiés de trop nombreux par rapport aux signes diacritiques pour noter les tons d'une langue (deux à quatre), il demeure que ces signes ont par ailleurs plus d'avantages dans la langue écrite que les tons, même en nombre réduits. En mettant cet accent particulier sur le sens des mots, le déterminatif permet non seulement d'indiquer la signification et donc la prononciation (pour les locuteurs) du mot auquel il est adjoint, mais surtout, il permet de comprendre, sans les apprendre, des dialectes d'une même langue et même des langues voisines. Cela serait d'un apport considérable si une telle manière d'écrire nos langues venait à être adoptée ! D'un tout autre point de vue, on serait pour une fois engagé dans

une logique de prise en compte d'une certaine unicité de démarche engageant notre « longue histoire », au lieu de rester éternellement confiné dans un présent ou un passé récent douloureux et improductifs.

Références bibliographiques

AMELINEAU, E., 1908. Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne. Ernest Leroux Editeur, Paris 459 p.

BAYILI, B., 1988. *Religion, droit et pouvoir au Burkina Faso. Les Lyelae du Burkina Faso.* Paris, l'harmattan, 480 p.

BAZEMO, M., 2002. « La notion de travail chez les Lyelae ». *Science et Technique*, 23, 1 (2002), Ouagadougou, CNRST, p. 55-65.

BOWDISH, T.E., *Mission from Cape Coast Castle to Ashantee, third edition, edited with notes and introduction by W.E.F. WARD.* London, Third Edition, 1966, Frank Cass & Co. LTD. 1924.

CARDINALL, A.W. The natives of the Northern Territories of the Gold Coast their customs, religion and folklore. London, Routledge & Son. Reprinted, New York, Negro Universities Press. 1920. 158 p.

DIAGNE, Pathé. *Grammaire wolof.* Présence africaine, Paris, 1971. Dakar 1977. 229 p.

DIOP, CH. A. : *L'Africaine noire pré coloniale. Etudes comparées des systèmes politiques et sociaux de l'Europe et de l'Afrique noire, de l'antiquité à la formation des états modernes.* Présence Africaine. 1960. 278 p.

DIOP, CH. A. : *Civilisation ou barbarie : anthropologie sans complaisance.* Présence Africaine. Paris, 1981. 526 p.

DU BOURGUET, P. *Grammaire égyptienne.* Editions Peeters, Louvain, 1971. 98 p.

DUPERAY, A.M : *Les Gourounsi de Haute-Volta : conquête et colonisation 1896-1933.* Franz Steines Verlag Wiesbaden GMBH-Stuttgart, 1984. 280 p.

ERMAN, E. Ranke, H. *La civilisation égyptienne.* Paris, Payot, 1982. 751 p.

GARDINER, Alan. *Egyptian grammar.* Third edition, Griffith Institute, Ashmolean Museum-Oxford, 1976. 787 p.

GOMGNIMBOU, M. *Le Kasongo (Burkina Faso), des origines à la conquête coloniale.* Thèse de Doctorat d'Etat en histoire. 2004. 558 p.

GOMGNIMBOU, M. « L'invasion zabarma du pays kasena ». *Cahiers du CERLESHS*, Université de Ouagadougou, 11, p. 246-289. 1994.

MANESSY, G. : *Les langues gurunsi. Essai d'application de la méthode comparative à un groupe de langues voltaïques.* SELAF – Paris Klincksieck, 1969. 80 p.

MANOUKIAN, M. *Tribes of the Northern Territories of the Gold Coast.* 102 p.

NAVILLE, E. *L'évolution de la langue égyptienne et les langues sémitiques.* Geuthner, Paris, 1920.

OBENGA, TH. : *Cheikh anta Diop, Volney et le Sphinx.* Khépéra- Présence Africaine Paris, 1996. 484 p.

TAUXIER, L. *Le Noir du Soudan-Pays Mossi et Gourounsi. Documents et analyses.* Paris, Western Africa, part V. London, International African Institute. 1952. 796 p.